

## Tadeusz Kościuszko

*Hervé Dumez*

La bataille était perdue et il ne pouvait en être autrement. Les forces Russes étaient deux fois supérieures en nombre, l'armée polonaise faite en grande partie de paysans armés de leurs faux ou de piques. Il aurait fallu avoir pu empêcher la réunion des deux corps russes, l'un sous Fersen, l'autre commandé par Souvorov. Ayant à peine déclaré son indépendance, la Pologne disparaissait. Au soir, un cosaque repéra un cavalier monté sur un mauvais cheval qui tentait de se dissimuler dans un taillis. L'homme, pâle et très grand, ne portait pas d'insigne : un manteau de drap gris de Cracovie avec des brandebourgs noirs, un bonnet de fourrure, un ceinturon sur l'épaule auquel pendait un sabre. Le cosaque le rejoignit et lui cria de se rendre, mais l'homme chercha à s'échapper. Un coup de lance l'atteignit à l'épaule gauche sans qu'il s'arrêtât. Un autre perfora la poitrine du cheval qui s'abattit dans le marais proche. L'assaillant allait régler le compte du cavalier quand un soldat blessé, agonisant sur la berge de l'étang, lui cria : « Ne le tue pas, c'est Kościuszko ! ». Lui-même empêtré dans l'étang, le cosaque s'efforça d'en sortir, temps que mit à profit l'homme pour s'enfuir à pied. Un lieutenant russe qui survint lui fendit le crâne d'un coup de sabre et il allait l'achever quand le cosaque poussa à son tour le même cri. Le prisonnier fut placé sur un brancard de fortune et porté agonisant jusqu'au comte Fersen. Contre tout espoir russe, il survécut. Trois semaines plus tard, Souvorov atteignait les abords de Varsovie. L'assaut fut d'une violence extrême et les troupes russes massacrèrent la population du faubourg de Praga faisant plus de vingt mille morts, violant les femmes, Souvorov leur ayant déclaré : « Amusez-vous, mes enfants ! » avant d'aller prendre un bain réparateur. Kościuszko apprendra la nouvelle dans sa prison. Catherine la Grande, aux haines tenaces, l'a en effet fait enfermer dans la forteresse Pierre et Paul de Saint-Pétersbourg. Le régime auquel on le soumet est particulièrement dur et l'impératrice espère, à nouveau, qu'il en mourra. Mais c'est elle qui disparaît deux ans plus tard. Son successeur, Paul I<sup>er</sup> se rend alors à la prison avec ses deux fils, les archiducs Alexandre et Constantin, remet son épée au général polonais à la condition qu'il ne s'en serve pas contre la Russie, et le libère.

C'est en mars 1794 que Kościuszko, après deux ans passés à la campagne, s'était décidé à entrer dans Cracovie de nuit avec quelques compagnons. Le

peuple l'accueille de vivats et les autorités lui confient le commandement en chef des troupes lui octroyant les pouvoirs illimités d'un dictateur dont il ne se servira pas. Il aurait peut-être dû renverser la royauté et briser la noblesse d'une main de fer qu'il se refusa à avoir. Sur la place du marché, le Rynek Główny, la plus grande et sans doute la plus belle d'Europe, le tout nouveau commandant en chef proclame l'insurrection générale. La foule enthousiasmée s'arme et s'enflamme contre la Prusse et la Russie qui, avec l'aide de l'Autriche, ont dépecé le pays. Nul ne pouvait être plus populaire et plus à même de diriger l'armée. Des années auparavant, il avait quitté l'Europe pour l'Amérique, après des études brillantes de cadet à Varsovie puis à Versailles, pour s'engager dans les forces continentales luttant contre les Anglais pour leur indépendance. C'est en Amérique qu'il s'est donc formé, se distinguant par sa bravoure et ses compétences d'ingénieur militaire. Lors du terrible siège de Savannah, au soir d'un combat particulièrement violent, Lafayette s'adresse à ses officiers : « Qui a commandé la première compagnie ? » En première ligne, la plus exposée et décimée, ses hommes ont en effet manœuvré avec précision et brio. Épuisé, Lafayette saute alors pourtant sur son cheval et parcourt une lieue et demi pour rencontrer l'homme qu'on lui a désigné, qu'il trouve blessé et harassé. Kościuszko devint son ami, comme il fut celui de Jefferson et quasiment un fils pour Washington qui le nomma à son état-major et l'employa comme son officier de confiance. À son retour, il voyage et son prestige est tel qu'il est nommé citoyen français par l'Assemblée nationale dans sa séance du 26 août 1792. Rentré dans son village, Mereczowszczyzna, il est l'un des hommes les plus célèbres d'Europe. C'est alors qu'il vient à Cracovie prendre le commandement suprême. Mais la coalition des troupes prussiennes et russes est trop puissante pour que la Pologne puisse y faire face. Après quelques victoires partielles en début de campagne, des retraites brillantes, sauvant les troupes, c'est le désastre inévitable de Maciejowice. Libéré par le nouveau tsar, Kościuszko s'embarque pour Stockholm, d'où il rejoint Londres, puis Bristol, pour enfin regagner les États-Unis où il retrouve son ami

Jefferson. Partout, il est accueilli comme un héros. Ayant séjourné aux États-Unis deux ans, son pays d'adoption, il reçoit une lettre l'informant que la France va entrer en guerre contre la Prusse et que ses neveux vont s'engager dans les armées napoléoniennes. Jefferson, par ailleurs, souhaite en faire son émissaire auprès du gouvernement français dans une période délicate pour les deux pays. Avant de partir, l'exilé confie à Jefferson le soin de vendre sa maison pour créer une école destinée à éduquer les enfants de couleur. Les salons parisiens le fêtent à son arrivée, bien qu'il

ne s'y sente pas à l'aise. Un jour que Madame de Staël lui demande de raconter la révolution de Pologne, elle ne reçoit pour réponse que ceci : « Madame, je l'ai faite mais je suis bien incapable de la raconter. » À



*La maison natale  
de Kościuszko à  
Mereczowszczyzna*

deux reprises, en octobre et novembre 1799, une rencontre a lieu avec le Premier Consul. Les deux hommes ne s'estiment guère. En Bonaparte, Kościuszko perçoit des tendances dictatoriales qu'il abhorre, lui qui a été l'élève et le fils spirituel de Washington. Napoléon le considère quant à lui comme un fou idéaliste qui s'exagère sa popularité en Pologne. Retiré dans un village près de Fontainebleau et alors que la Grande Armée approche de la frontière polonaise, le patriote envoie une lettre au nouvel empereur lui demandant une constitution démocratique pour la Pologne et la garantie des frontières pour le pays, au lieu de quoi Napoléon crée le Grand Duché de Varsovie, État vassal de la France. L'exilé refuse d'y revenir et de s'engager dans l'armée polonaise alliée de la France. Qu'à cela ne tienne, à son insu et en le tenant étroitement surveillé en France, Napoléon fait publier à Varsovie une fausse déclaration signée de son nom et appelant les Polonais à appuyer la politique française. Lorsque l'empire tombe et que les troupes russes s'installent dans la région de Fontainebleau où il réside toujours, un jour qu'elles ont brûlé le village de Cuny pour mieux le piller, le vieil homme saute sur un cheval et ayant reconnu des Polonais occupés à des exactions, il leur enjoint de les cesser. Un soldat lui demande qui il est pour croire pouvoir ainsi donner des ordres. À la réponse qui lui est faite, lui et ses compagnons se mettent à genoux puis ils courent éteindre l'incendie et protéger les villageois. Le tsar Alexandre qui aimerait le voir rentrer dans son pays et soutenir sa politique, l'invite à venir le rencontrer à Paris. Devant le peu d'empressement du vieux lutteur, la voiture personnelle du tsar est envoyée et quand il l'entend entrer dans la cour de l'hôtel Saint-Florentin que Talleyrand a mis à sa disposition, le monarque sort sur le perron pour accueillir le combattant de la liberté. C'est avec peine que Kościuszko monte les marches jusqu'à lui : ses anciennes blessures, notamment les trois coups de baïonnette qu'il a reçus dans la poitrine, mais surtout le coup de sabre qui lui a ouvert le crâne jusqu'au dos, le font souffrir. Sa démarche est malaisée depuis qu'un boulet de canon a heurté sa jambe. Mais quand il est question de la Pologne, il se redresse de toute sa taille. Les demandes adressées au tsar lors de l'entretien sont les mêmes que celles qui avaient été faites en son temps à l'empereur des Français : le pays revenu dans ses frontières traditionnelles, son indépendance totale reconnue, et la rédaction d'une constitution libérale. Kościuszko sort avec toutes les assurances et charmé de sa conversation avec le tsar mais quand il apprend quelque temps plus tard que le nouveau royaume, sous tutelle russe, sera encore plus petit que le Grand-Duché, il déchant. Il se retire en Suisse, dans une famille amie désargentée qu'il aide autant qu'il le peut.

Quand il meurt, le 15 octobre 1817, et qu'on l'habille pour l'ensevelir, un vieux mouchoir effiloché tombe à terre, qu'il portait sur la poitrine. Jeune lieutenant, épris seulement de mathématiques et passionné de Plutarque, il avait dû, bien forcé lui qui répugnait à fréquenter ce genre de réjouissance, assister au bal donné en l'honneur de l'anniversaire du roi et auquel tous les officiers étaient tenus de prendre part. À peine entré dans la salle de la redoute, il n'avait plus eu d'yeux que pour une

jeune femme blonde à la taille mince. C'était la fille du grand hetman de Lituanie, le maréchal Sosnowski. Dans les mois qui suivirent, il ne vécut jour et nuit que de sa pensée. Le hasard voulut qu'un an plus tard son unité fût affectée en Lituanie et que son colonel et lui fussent accueillis dans la maison du maréchal. Il était impensable qu'un obscur lieutenant de basse noblesse pût élever les yeux vers la fille de la maison. Cet amour ne pouvait être qu'impossible. On les laissa donc sans crainte se promener ensemble et il fut son professeur de français. Il osa pourtant parler de sa passion au maréchal et lui demander la main de sa fille, prétention qui fut repoussée avec mépris. Les deux amoureux décidèrent alors de s'enfuir ensemble. Comme ils s'étaient arrêtés dans leur course, épuisés, se tenant par les mains et absorbés l'un par l'autre, un peloton de soldats les entoura. Le jeune officier se battit, succomba sous le nombre, fut grièvement blessé, puis laissé pour mort. De son côté, Sosnowska fut enlevée et ramenée à ses parents. Dans la poussière du sol marqué par le combat traînait un mouchoir, qu'elle ait abandonné volontairement ou involontairement, emportée loin de lui, ce réceptacle de ses larmes. Lorsqu'il revint à lui dans la nuit, la petite chose retint son regard voilé. Tout le reste de son existence, il la porta sur le cœur. C'est pour détourner sa souffrance et son désespoir qu'il avait quitté l'Europe pour s'engager dans la Guerre d'Indépendance et qu'il s'exposa autant, tout en ayant soin de protéger ses hommes. Il n'éprouva plus de passion que pour la Pologne et la liberté, sans jamais céder aux avances des despotes, et ne put de sa vie aimer une autre femme. Son corps fut transporté pour être enterré en compagnie de ceux des rois dans la cathédrale du Wawel de Cracovie, et son cœur est conservé dans une urne à Varsovie ■



*Statue de Kosciuszko, Wawel*